

NIETZSCHE ET LE LEADERSHIP

Issaka YAMEOGO

Université Norbert Zongo (Burkina Faso)

E-mail : issaka.yameogo@yahoo.fr

Résumé : Nietzsche est auteur d'une théorie révolutionnaire de leadership. Se fondant sur une critique des valeurs idéalistes de la philosophie, de la religion et de la morale qu'il estime corrompues et nuisibles à l'émancipation humaine, il se lance dans la quête d'un leader apte à valoriser la vie terrestre par la création de nouvelles valeurs : le surhomme. Contrairement au prince de la raison des philosophes et au saint des religieux, le surhomme ne nie pas sa réalité corporelle ; il l'assume fièrement mais s'engage à son amélioration continue. Contre le rêve idéaliste de s'évader de la terre vers un horizon imaginaire sans problèmes, le surhomme se fixe le devoir de créer les conditions d'une belle vie terrestre. Il ne compte pas sur un sauveur imaginaire ; il est, par sa volonté de puissance, son propre rédempteur. La volonté de puissance est spécifique à l'homme, seul vivant chez qui le sentiment de puissance inné à tous les vivants est mutilé et menacé de mort. Elle est le courage du surhomme à transcender les interdits nihilistes pour restaurer son sentiment de puissance, sa disposition naturelle au leadership qu'il doit valoriser à travers la création artistique.

Mots-clés : Art ; leadership ; sentiment de puissance ; surhomme ; volonté de puissance.

Abstract: Nietzsche is an author of a revolutionary theory of leadership. Being based on a criticism of the idealistic values of philosophy, religion and morals which it estimates corrupt and vermin with the human emancipation, it launches out in the search of a leader ready to develop the terrestrial life by the creation of new values: superman. Contrary to the prince of the reason of the philosophers and the saint of the monks, superman does not deny his body reality; he assumes it proudly but engages with his continuous improvement. Against the idealistic dream to escape from the ground towards an imaginary horizon without problems, superman sets the duty to create the conditions of a beautiful terrestrial life. He does not count on an imaginary saver; he is, by his will for power, his own redeemer. The will for power is specific to the man, only alive at whom the innate feeling of power to all the alive ones is mutilated and threatened of death. It is the courage of superman to transcend the interdicts nihilists to restore his feeling of power, its natural provision with the leadership which he must develop through artistic creation.

Keywords: Art; Leadership; Feeling of power; Superman; Will for power.

Introduction

Comme par effet de mode, les terminologies de *management*, de *coaching*, de *leadership*, de *développement personnel* sont de plus en plus en vogue dans les milieux petit-bourgeois. En fait, ces mots traduisent une mentalité et un besoin : la mentalité pramatico-mercantiliste propre au capitalisme et le besoin de moyens efficaces mais faciles et rapides pour réaliser le rêve d'être richissime. C'est ainsi que le marché de la formation pilule d'acteurs d'un type nouveau : les coachs¹. Si l'intuition à former ou à se faire former paraît salutaire, les méthodes et les contenus de ces formations laissent perplexes. Il s'agit de formations résolument centrées sur les stratégies et les tactiques pratiques pour « réussir » rapidement². Formateurs et clients n'ont ni le temps ni la volonté d'aller à la découverte de théories, d'idées fondamentales sur le leadership. Ce sacrifice du fondamental à l'autel de la mentalité calculante est paradoxal d'autant plus que les théories sur un thème aussi vieux que le leadership ne font pas défaut, surtout si l'on se tourne vers la philosophie. C'est cette nécessité de recourir à des théories philosophiques fondamentales susceptibles de guider les recettes pratiques en leadership qui nous guide dans la présente réflexion. Nous nous consacrons essentiellement à l'examen de la théorie nietzschéenne du leadership. Une telle option nécessite une clarification.

On est tenté de dire que toute l'histoire de la philosophie est une succession de théories de leadership³. Ainsi, le sage de Ptahhotep, le cavalier-

¹La nouveauté de cette pratique est quand même à relativiser. Les ancêtres de telles formations sont les Sophistes grecs de l'Antiquité. Si à l'instar des Sophistes, les coachs contemporains mettent l'accent sur la culture de l'éloquence, une différence de taille est à noter : les Sophistes étaient pour la plupart des philosophes et des scientifiques de hautes trempes, alors que les coachs actuels semblent briller par la superficialité ou l'inculture absolue. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir n'importe qui s'octroyer le titre de coach du jour au lendemain.

²Même les livres de Dale Carnegie qui font autorité en la matière ne sont que des résumés de propos, de conseils de leaders politiques, de chefs militaires et d'illustres hommes d'affaire. On peut se référer à quelques titres : *Comment parler en public*, *Comment se faire des amis*, Simon et Schuster, 1936 ; *Triompher de vos soucis : vivez que diable*, Traduction de Marc Roth, Paris, Flammarion, 1949.

³Le leadership est l'ensemble des qualités et des capacités à incarner pour exercer une responsabilité, un pouvoir à la tête d'un groupe donné. Il est la position dominante qu'occupe un homme dans un groupe ou un Etat.

philosophe de Parménide, l'homme-mesure de Protagoras, l'expert en persuasion de Gorgias, le philosophe roi de Platon, le sage épicurien, etc., pour nous en tenir à quelques noms de l'Antiquité seulement, sont autant de types de leaders que nous proposent les spéculations philosophiques. Pourquoi alors le choix de centrer la réflexion sur la théorie nietzschéenne du leadership ?

Nietzsche a développé une théorie singulièrement révolutionnaire de leadership en ceci qu'il s'oppose au modèle classique du leader des philosophes, de celui des moralistes et de celui des religieux. En dépit des divergences et des oppositions parfois tenaces entre les doctrines philosophiques, elles proposent globalement un type de leader dont les forces de caractère sont l'apologie de la raison, le mépris du corps ou le silence sur son sort, la calomnie des sens, la répression des désirs et des passions, la haine du monde dit sensible contre un monde idéal jugé parfait. Contre ce prince de la raison, Nietzsche propose un prince du corps, fils de la terre et amoureux du sensible : le surhomme. Le surhomme doit exercer son leadership par un engagement contre le nihilisme idéaliste pour valoriser ses atouts corporels, adopter la terre, sa patrie vraie et privilégier l'art comme tribune de son action. Qu'est-ce que le surhomme ? D'où lui vient sa puissance, la force de son action ?

Répondre à ces questions, c'est exhumer la théorie nietzschéenne du leadership dont un résumé se trouve au début de son livre *Ainsi parlait Zarathoustra*, sous la formule « Des trois métamorphoses de l'esprit » : la métamorphose du chameau, la métamorphose du lion et la métamorphose de l'enfant (F. Nietzsche, 1901)⁴. Par une analyse des textes et des concepts de Nietzsche lui-même, la présente réflexion tente de cerner en deux moments la théorie nietzschéenne du leadership en répondant au questionnement ci-dessus élaboré. En réponse à la première question, la première partie explicite le concept de surhomme, le modèle nietzschéen du leader. La deuxième partie éclaire la deuxième question par une analyse du concept de volonté de puissance, la force qui alimente l'action du surhomme.

⁴Après une lecture comparée de nouvelles et de vieilles traductions, nous avons opté dans cette réflexion de marquer notre préférence pour les anciennes traductions. Ce sont généralement les premières éditions que nous citons ici.

1. Le surhomme, modèle nietzschéen du leader

Les trois métamorphoses de l'esprit dessinent la trajectoire du surhomme, avec une mention de ses caractéristiques, de sa mission et de ses tâches fondamentales. La métamorphose du chameau est relative à l'importance du corps, de la dimension physiologique en général. Il décrit la force, la vigueur et la bonne santé physique que doit avoir le surhomme pour être pleinement endurant et persévérant. A l'instar du chameau dont l'endurance conduit sans renoncement à la traversée de multiples déserts, c'est dans les épreuves et les défis physiques que le surhomme forge sa personnalité. Mais les qualités physiques ne suffisent pas. C'est pourquoi la métamorphose du lion intervient pour symboliser le courage et la force de caractère que doit avoir le surhomme pour s'attaquer aux valeurs nihilistes étouffantes et liberticides afin de s'imposer comme auteur de nouvelles valeurs et maître de sa vie et de son milieu, pour faire valoir en somme sa volonté de puissance. Si l'affrontement du nihilisme lui est une nécessité, le bonheur du surhomme réside dans sa fidélité à sa nature humaine et à la terre pour le dépassement constant desquels il est engagé. Tel est le sens que revêt la métamorphose de l'enfant. Siège des puissances idylliques, l'enfant est l'artiste de sa vie dont le modèle doit inspirer le surhomme : il crée son propre monde, un univers de jeux qu'il embellit selon ses propres états d'âme. De ce symbolisme, il ressort que c'est par l'art que le surhomme peut valablement exercer le contrôle de son existence et la rendre joyeuse⁵ (F. Nietzsche, 1901).

De l'avis de Nietzsche lui-même, le terme surhomme ou surhumain n'est pas simple à comprendre. Pourtant, il est si central dans sa philosophie que ne pas le comprendre entache la compréhension de tous ses écrits. Plus qu'une simple théorie, le terme « surhomme » décrit un modèle de vie et c'est ce qu'il y a de plus important aux yeux de Nietzsche. Le surhomme est une théorie de l'action du leader exemplaire : « Comprendre seulement six phrases » du Zarathoustra, c'est « les avoir vécues », dit-il pour signifier que son surhomme se veut un type pratique, signe distinctif avec le leader théorique classique des doctrines philosophiques (F. Nietzsche, 1942, § 1). Qu'est-ce que donc le surhomme ?

⁵ La détermination de l'art par Nietzsche comme cadre approprié pour exercer le leadership mérite une réflexion à part entière.

De l'allemand *Übermensch*, le mot surhomme ou surhumain traduit le fait de dépasser, de transcender, de surpasser l'humain, plus précisément les limites humaines. Selon Nietzsche lui-même, le surhomme n'est pas à confondre abusivement à n'importe quel leader. Il n'est ni un dieu, ni un prophète, ni le prêtre chrétien, ni le sage des philosophes, ni l'homme parfait dont s'imaginent les moralistes. Il n'est pas non plus l'homme moderne, cet obsédé d'idéaux comme la liberté, l'égalité, la raison, la clarté conceptuelle. Pour tout dire, le surhomme n'est pas l'homme idéaliste, celui-là qui rêve d'un monde meilleur et dont l'auteur serait un être supérieur. Ces approches du leadership que Nietzsche récuse ont un dénominateur commun : le mépris des potentialités réelles de l'homme et de sa capacité à se surmonter par lui-même. Le surhomme par contre est lui-même sa propre force. Il n'est ni un saint, ni un génie, ni un démon, ni un illuminé. Il est un homme, mais un homme qui s'assume et qui s'affirme.

Le surhomme est un homme signifie qu'il ne nie pas son humanité, une humanité de chair, d'organes et d'os. Bien que conscient de ses limites, il ne nie pas sa réalité corporelle comme le philosophe idéaliste, le prêtre chrétien ou le moraliste. Il n'est pas un antihumain à la manière idéaliste. Accepter sa condition première et s'engager à le dépasser : telle est la première qualité du surhomme qui doit aussi inspirer tout prétendant à un leadership crédible. A partir de ces mots, on peut se demander si ceux qui nient ou ignorent leur culture et leur identité, à l'instar de certains Africains complexés, peuvent être des leaders conséquents. Mais tout en adoptant sa qualité d'homme, sa réalité première, le surhomme est résolument engagé à la dépasser, à la surmonter, à transcender ses limites humaines et ce, par lui-même. S'assumer soi-même et s'engager personnellement contre ses propres limites, compter sur ses propres ressources, ses propres forces au lieu de s'imaginer un sauveur : voici une des qualités essentielles du vaillant leader. Là encore, il est difficile de ne pas faire un clin d'œil à certains Africains qui pensent par exemple que l'aide au développement est indépassable ou qui se cantonnent à attendre une solidarité inconditionnelle des autres.

La caractéristique principale du surhomme est de toujours surmonter l'homme, dépasser sans cesse les limites humaines. C'est ce que dit Nietzsche dans le prologue de *Ainsi parlait Zarathoustra*. De la même manière que l'homme a surmonté le singe, le surhomme doit surmonter l'homme, faire

évoluer l'homme. Tel est le sens réel de cette comparaison d'une part entre l'homme et le fleuve, d'autre part entre le surhomme et l'océan : « En vérité, l'homme est un fleuve impur. Il faut être devenu océan pour pouvoir, sans se salir, recevoir un fleuve impur. Voici, je vous enseigne le surhomme : il est cet océan ; en lui peut s'abîmer votre grand mépris. » (F. Nietzsche, 1901, § 3). Le surhomme doit être son propre maître et son propre sauveur car « Dieu est mort » (*ibidem*). Le surhomme doit être fidèle à la terre car il n'y a pas de ciel : « Mes frères, restez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espairs supraterrrestres » (*ibidem*). Le surhomme doit célébrer le corps car l'âme est « pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même » (*ibidem*). Zarathoustra est selon Nietzsche le modèle théoriquement achevé du surhomme. Le surhomme se moque des valeurs communes de la morale, de la religion et de la philosophie. Il s'engage contre l'étouffement de son être par les valeurs nihilistes⁶. Quelle est l'origine de l'idée de surhomme tel que théorisé par Nietzsche ?

Dans la section « Flâneries inactuelles » du *Crépuscule des idoles*, Nietzsche dit explicitement que son inspirateur pour la théorie du surhomme est Goethe :

Goethe concevait un homme fort, hautement cultivé, habile à toutes les choses de la vie physique, se tenant lui-même bien en main, ayant le respect de sa propre individualité, pouvant se risquer à jouir pleinement du naturel dans toute sa richesse et toute son étendue, assez fort pour la liberté ; homme tolérant, non par faiblesse, mais par force, parce qu'il sait encore tirer avantage de ce qui serait la perte des natures moyennes : homme parce qu'il n'y a plus de défendu, sauf du moins faiblesse, qu'elle s'appelle vice ou vertu ... Un tel esprit libéré, apparaît au centre de l'univers, dans un fatalisme heureux et confiant avec la foi qu'il n'y a de condamnable que ce qui existe isolément, et que, dans l'ensemble tout se résout et s'affirme. Il ne nie plus... Mais une telle foi est la plus haute de toutes les fois possibles. Je l'ai baptisé du nom de Dionysos. (F. Nietzsche 1899, § 49).

Dans ce propos, les caractéristiques du surhomme sont également dépeintes. Le surhomme est un homme physiquement fort et vigoureux, se caractérisant par une forte sentimentalité. Au plan intellectuel, le surhomme doit être un homme exceptionnellement cultivé, apte dans toutes les sciences et mêmes dans les activités pratiques. Au plan comportemental, le surhomme doit être un homme constamment révolté, engagé pour une émancipation continue.

⁶Le nihilisme est le rejet de la vie et de ses valeurs au profit d'une autre vie et d'autres valeurs.

Politiquement, le surhomme doit être prêt à assumer n'importe quelle responsabilité.

Dans un texte de *Ecce Homo*, Nietzsche enseigne que le surhomme dont l'incarnation est Zarathoustra est nécessairement un ami du mal, c'est-à-dire un ennemi des valeurs admises jusque-là, parce qu'en vérité, ces valeurs sont une négation de la vie. Le leadership viable ne peut donc s'exercer sans le sens et le courage de l'innovation, de la destruction de l'ancien pour faire émerger un nouveau cadre de vie et d'action. Or, dans la morale ordinaire, les valeurs se sont transmutes en leurs contraires. La vérité s'est transformée en mensonge, le démon s'est transformé en saint et tout a été inversé. S'engageant pour l'inversion de cette inversion des valeurs, pour la négation de cette négation des valeurs originaires de la vie, le surhomme ne peut que souffrir l'incompréhension des hommes de la masse. On le désignera même par son contraire : « J'ai deviné que vous appelleriez Démon mon surhomme. Votre âme est tellement étrangère au grand que le surhomme dans sa bonté vous apparaît effroyable ... » (F. Nietzsche, 1942, § 5). Ainsi, l'homme ordinaire ne peut connaître la nature du surhomme parce que la connaissance du surhomme nietzschéen nécessite une culture surhumaine. Tout leader qui voudrait subordonner son action à la compréhension du plus grand nombre se condamne à l'inaction ou à la subordination. Être surhomme, c'est être prêt à affronter les incompréhensions de toutes sortes. La grandeur n'est jamais simple à appréhender. Nietzsche théorise un leadership confiant. Mais les « Sauveurs », les prophètes et les prêtres qui ne parlent pas en leurs noms propres sont-ils de sérieux leaders, des modèles de surhomme ?

Nietzsche répond catégoriquement que non ! La section « Des prêtres » de la 2^e partie de *Ainsi parlait Zarathoustra* est consacrée à cette problématique. Ce n'est pas parce qu'ils ont versé du sang que les « Sauveurs » sont forcément partisans de la justice et de la cause humaine. Bien au contraire, « Le sang est le plus mauvais témoin de la vérité ». De même, parlant au nom de « celui qui les envoie », n'étant pas libres, ils sont loin d'être des modèles de surhomme. Ils sont esclaves de leurs « Sauveurs », alors que le surhomme doit être un homme libre : « Celui qu'ils appellent sauveur les a mis aux fers ». (F. Nietzsche, 1901, § 135). Voici la leçon : point de leadership dans la subordination. Selon Nietzsche, il y a un ensemble de qualités, de valeurs et de pratiques incompatibles à l'exercice du leadership

responsable dont le surhomme est l'exemple. La foi est explicitement dépeinte comme un obstacle à l'émergence du leadership responsable :

La foi est toujours plus demandée, le besoin de foi est le plus urgent, lorsque manque la volonté : car la volonté étant la passion du commandement, elle est le signe distinctif de la souveraineté et de la force. Ce qui signifie que, moins quelqu'un sait commander, plus il aspire violemment à quelqu'un qui ordonne, qui commande avec sévérité, à un dieu, un prince, un Etat, un médecin, un confesseur, un dogme, une conscience de part. [...] Dès qu'un homme arrive à la conviction fondamentale qu'il faut qu'il soit commandé, il devient « croyant » ; il y aurait lieu d'imaginer par contre une joie et une force de souveraineté individuelle, une liberté du vouloir, où l'esprit abandonnerait toute foi, tout désir de certitude, exercé comme il l'est à se tenir sur les cordes légères de toutes les possibilités, à danser même au bord de l'abîme. Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence » (F. Nietzsche, 1901, § 347).

Le chrétien n'est pas un modèle de surhomme. Bien au contraire, il est « une bête domestique, une bête malade » qui a été forgé par peur du surhomme (F. Nietzsche, 1899, § 5). Remplacer l'homme tel qu'il est par l'homme chrétien, le religieux en général, n'est nullement le signe d'un progrès mais d'une décadence de l'humanité. Le chrétien est le contraire du surhomme. Le christianisme corrompt la raison. Il fait la promotion de la médiocrité, de la bassesse. Il tue l'esprit de hauteur et d'élévation : « le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'opposition envers instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs de l'esprit ne sont que péchées, égarement et tentation » (F. Nietzsche, 1899, § 5). La figure du chrétien ici mentionné représente tout religieux. Que vaut alors la chasteté dans les vertus du leader exemplaire ?

Pour Nietzsche, la chasteté n'est pas une qualité pour le surhomme. C'est pourquoi il taxe Wagner de décadent, lui qui n'a pas su conjuguer chasteté et sensualité comme Luther. Le surhomme doit donner libre cours à ses passions, à ses désirs, à ses pulsions, bref à toute sa vie sentimentale. Opprimer sa sensualité sous le prétexte de la chasteté, avoir pour but la chasteté au détriment de la vie, c'est faire preuve de manque de liberté et de courage. Tous ceux qui ont visé ou pratiqué la chasteté sont donc les ennemis du surhomme. Être surhomme, c'est nécessairement s'engager contre la chasteté (F. Nietzsche, 1899, § 2). Dans la même lancée, Nietzsche montre que le leader qui garde son peuple dans l'ignorance, dans la superstition et la servitude est loin d'être un modèle de surhomme, car l'arme du leadership,

c'est la science (F. Nietzsche, 1901, §2). Peut-on dans ce cas trouver un leader politique crédible, notamment en Afrique où l'ignorance du peuple est un atout pour les gouvernants ? Au regard de ses exigeantes caractéristiques, qui peut incarner valablement le statut de surhomme et où tire-t-il la force de son action ?

2-La force du surhomme : la volonté de puissance

La volonté de puissance est aussi un concept central dans la philosophie nietzschéenne du leadership. Pour cela, il l'explicite dans plusieurs textes pour éviter les confusions possibles. Dans le *Gay savoir*, une section clarifie le concept de « sentiment de puissance », concept indispensable à la compréhension de celui de « volonté de puissance ». Le sentiment de puissance se présente comme la disposition innée de tout vivant à une lutte pour la croissance sans cesse, pour l'affirmation de son être. Il est la tendance naturelle à plus de vie, de vitalité et d'expansion, mais aussi à la domination des autres (F. Nietzsche, 1901, Aphorisme 13).

Malheureusement, cette disposition innée est étouffée au niveau de l'espèce humaine par toutes les entreprises nihilistes qui ont fini par le caractériser comme un vice et non plus comme une vertu, comme un mal et non comme un bien, comme une chose à réprimer à tout prix et non à entretenir. Les moralistes comme les scientifiques ont contribué à l'étouffement de cette potentialité naturelle à plus de devenir. A l'image des « sages » qui ont installé une coutume de la vie contraire à la nature de la vie pour étouffer le sentiment de puissance, les médecins ont fait une « interprétation de la nature » nettement opposée à ce qu'elle est réellement. C'est ce qu'explique Nietzsche dans *Par-delà bien et mal*. L'interprétation de la nature comme étant régulée par des lois vise l'étouffement du sentiment de puissance pour satisfaire aux intentions démocratiques de l'homme, aux « instincts démocratiques » que sont la liberté par le respect de la loi et l'égalité de tous devant la loi. On prétend ainsi que la nature a fait les choses égales et cette égalité doit régner parmi les hommes. Selon Nietzsche, il ne s'agit là que d'une stratégie pour faire croire au faible qu'il est l'égal du fort, que la violence est mauvaise, qu'aucun homme ne peut être maître d'un autre (F. Nietzsche, 1898, § 22).

Contre cette interprétation physicienne dont l'objectif est la neutralisation du sentiment de puissance en l'homme, Nietzsche propose une interprétation réaliste qui établit qu'il n'y a pas de loi dans la nature, donc aucune loi ne prescrit l'égalité entre les vivants au sein d'une même espèce. C'est le sentiment de puissance, la disposition naturelle à la persévérance qui doit être le régulateur de la vie dans tout l'univers. La bonne interprétation de la nature humaine est celle qui prescrit une « « volonté de puissance » exempte de restrictions et inconditionnée, de telle sorte que chaque mot, même le mot tyrannie, apparût déplacé au fond, ou comme une métaphore adoucissante, affaiblissante déjà, comme trop humaine ». (F. Nietzsche, 1898, § 22). En d'autres termes, la nature a inscrit dans chaque vivant, l'homme y compris, l'instinct de domination si bien que la tyrannie relèverait de l'ordre normal des choses. Le principe du leadership est naturellement inscrit dans l'organisme de chaque vivant.

En résumé, le sentiment de puissance est la tendance naturelle qui dispose tout vivant à plus de vie, mais chez l'homme, il est astreint au silence, à la mort par le moralisme nihiliste. Ce sentiment de puissance mutilé est pourtant le noyau du leadership. Son déclin équivaut au déclin du leadership véritable. C'est pour restaurer ce sentiment originel de leadership que Nietzsche théorise la volonté de puissance.

La volonté de puissance apparaît comme le courage à déployer par l'homme pour braver les interdits moralistes afin de restaurer, de réaliser le sentiment naturel de puissance en lui. Elle renvoie à l'ensemble des ressources physiques et psychiques à mobiliser pour valoriser le sentiment de puissance sans lequel l'homme est conditionné à une vie d'esclave. Il importe de bien le noter : la volonté de puissance est spécifique à l'homme car c'est dans son espèce seule que le sentiment de puissance inné à tous les vivants est mutilé, contraint au mutisme. Dans la section « De la victoire sur soi-même » d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche dénonce ce qu'il appelle la « volonté de vérité », cette volonté à la base de la « coutume » qui malheureusement a pris le dessus sur la nature-même de la vie, le « cœur de la vie », pour faire disparaître le sentiment de puissance. « La volonté de vérité » est une transfiguration de la vie, une volonté des « savants » d'accommoder la réalité à leur imagination, une volonté de nier la réalité par un jeu de concepts savants. C'est cette « volonté de vérité » qui est à la base

des valeurs nihilistes qui s'imposent au bas peuple, « aux simples ». Le bien et le mal qui dirigent le fleuve de l'existence et qui empêchent finalement d'agir selon son libre arbitre résultent de cette « coutume » initiée et imposée aux hommes par les « sages ».

Avec le meurtre du sentiment de puissance, l'homme n'a plus de volonté de s'émanciper. Il s'est réduit à une volonté de soumission : « Tout ce qui est vivant est une chose obéissante [...]. On commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant [...]. Commander est plus difficile qu'obéir » (F. Nietzsche, 1901). Cette coutume née de « la volonté de vérité » est au fond contraire à la nature de la vie qui est volonté de puissance : « Partout où j'ai trouvé quelque chose de vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance ; et même dans la volonté de celui qui obéit, j'ai trouvé la volonté d'être maître » (*idem*). L'expansion sans cesse, la vocation à s'imposer sont un vœu secret qui anime tout vivant dans sa nature intime. Si volonté de vie rime naturellement avec volonté de puissance, Nietzsche prend le soin de préciser que la volonté de puissance est au-dessus de la simple volonté de vie : « Il y a bien de choses que les vivants apprécient que la vie elle-même [...] : la volonté de puissance ! » (*Idem*). Chez Nietzsche, il n'y a pas de lois naturelles ; il y a plutôt une analogie entre l'univers et la volonté de puissance. La volonté de puissance est décrite comme un mécanisme naturelle à l'image des mécanismes physiologico-biologiques. Elle est instinctive comme les fonctions organiques de la régulation, de l'assimilation, de la nutrition, de la sécrétion et de la circulation. A ce titre, on peut dire que tout organisme vivant est une volonté de puissance ou que la volonté de puissance est une fonction organique.

Cette façon nietzschéenne de décliner la volonté de puissance la distingue de la volonté abstraite des psychologues. Au sens psychologique, la volonté se conçoit comme la capacité à se déterminer. Elle est présentée comme une chose lucide, transparente, opposée aux pulsions et à toutes les tensions intérieures. Une telle volonté, en plus d'être abstraite est, de par sa déconnexion avec le corps, sans puissance, puisqu'elle devient sans contenu et sans direction. Toute la psychologie est, selon Nietzsche, restée accrochée à des préjugés moraux et à des craintes morales : « Elle ne s'est pas aventurée dans les profondeurs » (F. Nietzsche, 1898, § 23). Comme toutes les sciences, la psychologie fonctionne sous l'influence de la décadence moraliste. Il faut

une « physio-psychologie » pour dénoncer cette subdivision des penchants en « bons » et en « mauvais » et professer, sans peur de se railler, que les penchants « haine, envie, cupidité, esprit de domination » sont des « tendances essentielles à la vie », quelque chose qui doit être renforcée si l'on veut « renforcer la vie ». (*idem*). En réalité, « Penser n'est qu'une relation de ces instincts entre eux ». (F. Nietzsche, 1898, § 36). Si la psychologie assume un tel courage de vérité, elle sera « la reine des sciences ».

On se l'aperçoit, la volonté de puissance chez Nietzsche est une énergie féconde, une force concrète dont les ressorts sont le corps, les désirs, les passions et toutes les pulsions. La volonté de puissance renvoie à la qualité de fermeté et de persévérance dans l'action. C'est son intimité avec le corps qui fait sa puissance. La volonté de puissance renvoie à la force qui pousse au dépassement de soi, à la lutte pour plus de vie. Le concept a fait l'objet d'un livre dont l'authenticité n'est malheureusement pas avérée : *La volonté de puissance*. La volonté de puissance est le courage de l'homme à transcender ses propres limites pour s'affirmer comme maître de lui-même et des autres : « Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut que bientôt j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour : ainsi le veut ma volonté » (F. Nietzsche, 1901). En somme, la volonté de puissance renvoie à une force féconde, agissante, sans laquelle la vie de l'homme est vouée à la misère, à la soumission et à l'infécondité. En vérité, comme elle fait partie de leur nature, les hommes tentent de l'exercer, mais par des détours, c'est-à-dire de façon dévoyée. Comment ?

C'est en faisant le bien et le mal : « A faire du bien et à faire du mal on exerce sa puissance sur les autres ». (F. Nietzsche, 1901, Aphorisme 13). C'est dire que le bien et le mal visent le même objectif, à savoir l'exercice de la volonté de puissance. En augmentant la puissance de ceux à qui nous faisons du bien, nous augmentons notre puissance. De même, en exerçant notre domination sur ceux à qui nous faisons du mal, nous élargissons notre capital de puissance car notre capacité de nuisance sera source de crainte chez les autres. Seulement, faire le mal est généralement moins confortable que faire le bien, justement par « manque de puissance ». C'est dire que faire le bien est plus motivé par le sentiment de faiblesse parce que le sentiment de puissance inné en l'homme est réprimé par les valeurs nihilistes. Exercer convenablement sa volonté de puissance devient un idéal, voire un défi que

seul le surhomme peut viser. Qui du philosophe, du politique, du religieux, du savant ou du moraliste peut exercer cet idéal de leadership ? Selon Nietzsche, on peut trouver le surhomme dans l'art, domaine de la sentimentalité, de la sensualité et de l'expression corporelle. Etant donné que le surhomme doit accepter courageusement qu'il n'y a pas une vie meilleure que celle terrestre, que tout est éternel retour, qu'il faut donc s'aimer soi-même (son corps), aimer la terre et aimer la vie, l'artiste d'apothéose peut l'incarner. Comme l'art est le domaine de la valorisation des apparences, il peut servir de cadre pour l'affirmation du leadership du surhomme (F. Nietzsche, 1901, § 341). Mais ce point est si fondamental dans l'œuvre de Nietzsche qu'il ne doit pas être survolé : il mérite une réflexion particulière.

Conclusion

A travers l'analyse de concepts tels le surhomme, la volonté de puissance, Apollon et Dionysos, l'art, cette réflexion établit que Nietzsche est auteur d'une théorie de leadership dont l'originalité et la plénitude forgent encore l'admiration. Les atouts physiologiques, psychologiques et intellectuels sont des exigences qui se complètent dans la culture et l'exercice du leadership. Contre le prince borné de la raison des philosophes, contre le disciple enchaîné de la chasteté des religieux et des moralistes, le surhomme de Nietzsche se veut un prince actif du corps, un fils de la terre et un ami de la vie. Au lieu de nier ou de chercher à fuir sa condition par des moyens fallacieux, le leader crédible, à l'image du surhomme, assume courageusement sa condition et prend l'engagement responsable de s'améliorer, de s'affirmer contre les limitations de toute nature. La responsabilité implique que le leader doit compter uniquement sur ses propres forces et non sur Dieu ou sur n'importe quel autre sauveur : un leader véritable n'a plus à compter sur d'autres leaders. La nature a doté tout vivant de cette potentialité de toujours croître, de s'opposer à toute domination : le sentiment de puissance. C'est par la volonté de puissance ou le courage de transcender les valeurs nihilistes pour valoriser son sentiment de puissance, pour devenir ce qu'il est réellement que le surhomme exerce son leadership.

En rappelant la nécessité des atouts tant physiques que psychologiques dans la quête du leadership, en pensant un leadership propre au monde terrestre, la théorie nietzschéenne du leadership peut valablement inspirer

tous ceux qui font de nos jours du leadership un lieu commun sans parfois disposer de bases fondamentales. Toutefois, elle regorge de limites qu'il convient de relever pour des réflexions futures : Peut-on exercer le leadership tel que conçu par Nietzsche dans un cadre politique ? D'ailleurs, un leadership qui veut inventer la roue peut-il espérer un jour sortir du catalogue des beaux mythes ?

Références bibliographiques

- BLONDEL Eric, 2006, *Nietzsche, le corps et la culture*, Paris, L'Harmattan.
- DELEUZE Gilles, 1965, *NIEZSCHE*, Paris, PUF.
- DENAT Céline et WOTLING Patrick, 2013, *Dictionnaire Nietzsche*, Paris, Ellipse.
- HAAR Michel, 1993, *Nietzsche et la métaphysique*, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER Martin, 1971, *Nietzsche*, trad. P. Klassowski, Paris, Gallimard.
- DIXSAUT Monique, 2015, *Platon-Nietzsche, l'autre manière de philosopher*, Paris, Fayard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1990, *La généalogie de la morale*, Traduction de Henri Albert, troisième édition, Paris, Mercure de France.
- NIETZSCHE Friedrich, 1899, *Le cas Wagner. Un problème musical*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1899, *Nietzsche contre Wagner*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain, 2^{me} partie, Le voyageur et son ombre : opinions et sentences mêlées*, Traduction de Henri Albert, in Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Publié sous la direction d'Henri Albert, Paris, Mercure de France. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1901, *Le gai savoir*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France, Édition électronique par Les Échos du Maquis, 2011. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 2017, *Le Gai savoir*, Trad. Patrick Wotling, Paris, Garnier lammarion.
- NIETZSCHE Friedrich, 1901, *L'origine de la tragédie ou Hellénisme et pessimisme*, Traduction de Jean Marnold et Jacques Morland, Paris,

- Mercure de France, Édition électronique par Les Échos du Maquis, 2011. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1903, *La volonté de puissance. Essai d'une transmutation des valeurs (Études et Fragments)*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1901, *Aurore : Réflexions sur les préjugés moraux*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1995, *Humain, trop humain*, traduction de Alexandre Marie Desrousseaux et Henri Albert, Revue par Angèle Kremer-Mariétti, Paris, L.G.F, Livre de Poche.
- NIETZSCHE Friedrich, 1992, *Ecce Hommo, Nietzsche contre Wagner*, Paris, Traduction, notes et index par Eric Blondel, Paris, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1942, *Ecce Hommo*, Traduction nouvelle d'Alexandre Vialatte (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1901, *Ainsi parlait Zarathoustra, Un livre pour tous et pour personne*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France, Edition numérique de Pierre Hidalgo, 2012. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 2016, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Col. Folio/Essai, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, 1899, *L'antéchrist. Imprécation contre le christianisme*, Traduction de Henri Albert, Traduction révisée par Jean Lacoste, Paris, Mercure France. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1899, *Le crépuscule des idoles Ou comment on philosophe avec un marteau*, Traduction de Henri Albert, Paris, Mercure de France. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 1898, *Par-delà le bien et le mal*, traduit par L. Weiskopf et Georges Art et édité par Henri Albert, Paris, Mercure de France, Edition électronique par BNF. (En ligne).
- NIETZSCHE Friedrich, 2005, *Par-delà bien et mal*, Trad. Cornélius Heim, Paris, Gallimard.